

ANTOINE VOLODINE

ALTO SOLO



LES ÉDITIONS DE MINUIT

1

L'APRÈS-MIDI DU 27 MAI

© 1991 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1385-8

C'est l'histoire d'un homme. De deux hommes. En fait, ils sont trois. Aram, Matko et Will Mac-Grodno. La porte de la prison se referme derrière eux. Elle claque. Les articulations de fer s'entre-heurtent et produisent le même tonnerre que d'habitude, on dirait que des wagons soudain déraillent et l'un dans l'autre s'encastrent. Le même fracas assourdissant que d'habitude. Avec toutefois une différence. Aujourd'hui, au lieu d'écouter les échos mourir le long des couloirs, le long des escaliers, de la verrière, les trois sont debout dans une rue tiède. Des murailles hautes les dominent, aussi rébarbatives que celles qui ont borné leur univers pendant quatre ans. Mais, sur ce ciment familial, le soleil n'est plus grillagé. Un camion traverse en ronflant le carrefour voisin et disparaît. Les trois ont de la poussière dans les narines, l'impression que l'air a changé de consistance et qu'ils ont vraiment cessé de nager dans les relents de serpillières et de tinettes.

Ils ne savent pas trop qu'en penser. Juste avant de déclencher le tintamarre, l'avalanche huilée des pènes et des cliquets et des barres, un surveillant leur a lancé, en guise d'adieu : Ça suffit, ici vous êtes indésirables. On en a soupé de vos sales tronches. Cherchez-vous un autre palace. Allez vous faire pendre ailleurs !

Ils n'ont pas une conscience claire de ce qui vient de leur arriver. Libération anticipée, par manque de place plus que pour bonne conduite. Une ordonnance du ministre de la Justice. En haut lieu, on a dû prévoir pour bientôt une nouvelle fournée de clients. Libération conditionnelle, avec mise à l'épreuve de dix-huit mois. On les expulse, en somme, mais en menaçant de les reprendre à la moindre peccadille. Avant de sortir ils ont signé sur un grand registre noir, sans enthousiasme. Leurs noms figuraient par ordre alphabétique : Amirbekian, Bouderbichvili, MacGrodno. Maintenant ils avancent, hébétés sous la lumière. Au bout de cinq à six mètres, ils s'asseyent sur le trottoir. S'ils possédaient une cigarette, ils l'allumeraient et se la partageraient. Or ils ne possèdent aucune cigarette. Leur unique richesse se monte à quinze sous : huit sous pour Aram, six sous pour Matko Amirbekian, un sou pour Will MacGrodno. Dans le caniveau se tortille une rigole minuscule. Une veine gonflant

sous une couche de terre pulvérulente. Ils regardent l'eau qui rampe. Ils l'observent qui serpente sans assurance et se hérissé de brins de sciure, à leurs pieds. Tous les trois, près du sol, mains sur les genoux, tête penchée, ils ressemblent aux impotents des mouirois qui urinent sous eux et fixent, des heures durant, leurs pantoufles détrempées. On dirait qu'ils méditent.

Derrière eux de nouvelles serrures et gonds produisent un cliquetis infernal. Le gardien les avait espionnés par le guichet. Il se donne la peine de glisser sa casquette jusque dans la rue pour leur crier : Hé, les gars ! Pas question de camper ici ! Puis quelque chose comme un paternalisme canaille adoucit sa voix. Allez, les gars, faites une croix sur le passé, et ouste ! Vous avez encore la vie devant vous. Et j'espère bien qu'on ne se reverra plus !

Alors ils se relèvent. Ils obliquent vers une avenue déserte. Deux cents mètres plus loin, ils s'asseyent en bordure du bitume, en face d'une scierie dont les machines se taisent, car la pause de midi a débuté. Là, ils comptent leurs pièces, quinze au total. Ils les divisent en trois parts égales et les empochent.

C'est aussi l'histoire d'un oiseau. D'un oiseau qui, à la fin de l'automne, n'a pas pu accompagner son groupe vers le sud, car il a eu l'aile blessée lors d'une bagarre avec les frondistes. Il s'est réfugié

dans une mansarde, au faîte d'une maison promise à la démolition, mais que les pioches n'ont pas encore attaquée. Par les fenêtres cassées, à travers la suie et les lézardes de son vasistas, il voit la rue. Dans le quartier habitent des retraités, des vieilles femmes, surtout. Des vieilles femmes portant le deuil.

L'oiseau s'appelle Ragojine. Il souffre à cause de sa situation précaire, à cause de la vie clandestine qu'il mène au secret de cette maison froide, délabrée. Il souffre aussi à cause des cris brutaux de la nuit : vacarme des vitrines qui éclatent, attentats, clameurs haineuses. Souvent, la solitude l'écrase. A Chamrouche, il ne connaît personne de sûr, aucun oiseau. D'autres douleurs se sont enracinées dans son corps. Sa blessure a été mauvaise. Jamais guérie, la plaie suppure, s'infecte. Elle fait mine de se cicatriser, mais, aussitôt, elle se redéchire. Il n'a plus une seule plume du côté droit. Sur sa peau nécrosée s'étendent des marbrures concentriques. Il cache son infirmité, ses fièvres, il cache sa nature d'oiseau sous un pardessus très ample, dont la ceinture est une ficelle.

Les veuves noires de la rue l'ont repéré et le tolèrent. Elles ne le dénoncent ni à la force publique ni aux patrouilles de salubrité du parti. Leur pitié s'arrête là. A cette négation de son existence. Il ne

leur viendrait pas à l'esprit, par exemple, d'abandonner sur son seuil une jatte de lait, un quignon de pain. Ragojine doit rôder hors du quartier pour se nourrir. Quand il marche sur les trottoirs, les passants se retournent. Ils le toisent avec une moue dédaigneuse, humide. Aux bulles de salive se mêle la volonté d'en découdre. Afin de provoquer les gens le moins possible, Ragojine pourtant s'interdit de croiser les regards. Ses yeux balaient l'espace immédiat qui poudroie devant ses chaussures. Ses larges pupilles ne véhiculent ni prière ni insulte. Elles n'expriment rien. Elles lui servent seulement à capter l'image des mégots, des ordures consommables, des obstacles, humains ou non. Il souhaite ainsi éviter les incidents, ne pas susciter la curiosité du pouvoir, des anciens combattants, des bandes. Son expérience de la capitale est mince, il la subit comme un long cauchemar. Il se promène avec un faux passeport absurde, puérilement trafiqué, que par chance il n'a jamais dû montrer à un contrôle.

Tapi à Chamrouche derrière des carreaux fendus et des toiles d'araignées, il essaie de rejoindre son groupe par le chemin des rêves. Il s'imagine qu'il réussira à rétablir, en dormant, le contact. Jusque-là, ses assoupissements vertigineux ne l'ont entraîné nulle part.

Un oiseau, donc, mais en réalité c'est l'histoire de